

lij
spectacle, que de voir Monsieur Pascal régler la vie par la maxime, qu'il faut renoncer à tout plaisir, & que la maladie étant l'état naturel des Chrétiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être. On fait bien de publier l'exemple d'une si grande vertu; on en a besoin pour empêcher la prescription de l'esprit du monde contre l'esprit de l'Evangile. On voit assez de gens qui disent qu'il faut se mortifier; mais on en voit bien peu qui le fassent, & personne n'apprehende de guérir, quand il est malade, comme Monsieur Pascal l'apprehendoit. Il y a même des pays dans la Chrétienté, où il n'y a peut-être pas un homme qui ait seulement oui parler des maximes de ce Philosophe Chrétien.



L A V I E
D E
M. P A S C A L,
É C R I T E
P A R M A D A M E P E R I E R,
S A S Œ U R.

M O N Frere naquit à Clermont le 19 Juin de l'année 1623. Mon Pere s'appelloit Etienne Pascal, Président en la Cour des Aides; & ma mere, Antoinette Begon. Dès que mon frere fut en âge qu'on pût lui parler, il donna des marques d'un esprit extraordinaire, par les petites reparties qu'il faisoit fort à propos; mais encore plus par des questions qu'il faisoit sur la nature des choses, qui surprennoient tout le monde. Ce commencement, qui donnoit de belles espérances, ne se démentit jamais; car, à mesure qu'il croi-

liv VIE DE M. PASCAL.

soit, il augmentoit toujours en force de raisonnement, en sorte qu'il étoit toujours beaucoup au-dessus de son âge.

Cependant ma mere étant morte dès l'année 1626, que mon frere n'avoit que trois ans, mon pere, se voyant seul, s'appliqua plus fortement au soin de sa famille; & comme il n'avoit point d'autre fils que celui-là, cette qualité de fils unique, & les grandes marques d'esprit qu'il reconnut dans cet enfant, lui donnerent une si grande affection pour lui, qu'il ne put se résoudre à commettre son éducation à un autre, & se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il a fait; mon frere n'ayant jamais entré dans aucun College, n'ayant jamais eu d'autre maître que mon pere.

En l'année 1631, mon pere se retira à Paris, nous y mena tous, & y établit sa demeure. Mon frere, qui n'avoit que huit ans, reçut un grand avantage de cette retraite, dans le dessein que mon pere avoit de l'élever: car il est sans doute qu'il n'auroit pas pu en prendre le même soin dans la Province, où l'exercice de sa Charge, & les compagnies continuelles qui abordoient chez lui, l'auroient beaucoup détourné: mais il étoit à Paris dans une entière liberté. Il s'y appliqua tout entier, & il eut tout le succès que purent avoir les

VIE DE M. PASCAL. 17

soins d'un pere aussi intelligent & aussi affectionné qu'on puisse l'être.

Sa principale maxime dans cette éducation étoit de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage; & ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer à lui apprendre le latin qu'il n'eût 12 ans, afin qu'il le fit avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle, il ne le laissoit pas inutile; car il l'entretenoit de toutes les choses dont il le voyoit capable. Il lui faisoit voir en général ce que c'étoit que les langues. Il lui montrait comme on les avoit réduites en grammaires, sous de certaines regles; que ces regles avoient encore des exceptions qu'on avoit eu soin de remarquer; & qu'ainsi l'on avoit trouvé le moyen par-là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre.

Cette idée générale lui débrouilloit l'esprit, & lui faisoit voir la raison des regles de la grammaire, de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savoit pourquoi il le faisoit, & il s'appliquoit précisément aux choses à quoi il falloit le plus d'application.

Après ces connoissances, mon pere lui en donna d'autres: il lui parloit souvent des effets extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon, & d'autres

choses qui surprennent, quand on les confidere. Mon frere prenoit grand plaisir à cet entretien ; mais il vouloit favoir la raison de toutes choses : & comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon pere ne les disoit pas, ou qu'il lui disoit celles qu'on allegue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentoit pas : car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux ; & on peut dire que toujours, & en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit ; puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connoissance. Ainsi dès son enfance il ne pouvoit se rendre qu'à ce qui lui paroissoit vrai évidemment ; de sorte que quand on ne lui disoit pas de bonnes raisons, il en cherchoit lui-même ; & quand il s'étoit attaché à quelque chose, il ne la quittoit point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui pût le satisfaire. Une fois entre autres, quelq'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendoit un grand son, mais qu'aussi-tôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même-temps en favoir la cause, & cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un Traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout-à-fait bien raisonné.

Son génie pour la Géométrie commença à paroître, lorsqu'il n'avoit encore que douze ans par une rencontre si extraordinaire, qu'il me semble qu'elle mérite bien d'être déduite en particulier.

Mon pere étoit homme savant dans les Mathématiques, & avoit habitude parlà avec tous les habiles gens en cette science, qui étoient souvent chez lui : mais comme il avoit dessein d'instruire mon frere dans les langues, & qu'il savoit que la Mathématique est une science qui remplit & qui satisfait beaucoup l'esprit, il ne voulut point que mon frere en eût aucune connoissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour la langue Latine, & les autres langues dans lesquelles il vouloit le perfectionner. Par cette raison, il avoit ferré tous les livres qui en traitent, & il s'abstenoit d'en parler avec ses amis, en sa présence : mais cette précaution n'empêchoit pas que la curiosité de cet enfant ne fût excitée ; de sorte qu'il prioit souvent mon pere de lui apprendre la Mathématique : mais il le lui refusoit, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettoit qu'aussi-tôt qu'il sauroit le Latin & le Grec, il la lui apprendroit. Mon frere, voyant cette résistance, lui demanda un jour ce que c'étoit que cette science, & de quoi on y traitoit. Mon pere

lvij VIE DE M. PASCAL.
lui dit en général que c'étoit le moyen de faire des figures justes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entre elles, & en même-temps lui défendit d'en parler davantage, & d'y jamais penser. Mais cet esprit qui ne pouvoit demeurer dans ces bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la Mathématique donnoit des moyens de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela, à ses heures de récréation; & étant seul dans une salle où il avoit accoutumé de se divertir, il prenoit du charbon, & faisoit des figures sur des carreaux, cherchant le moyen de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés & les angles fussent égaux, & les autres choses semblables: il trouvoit tout cela lui seul; ensuite il cherchoit les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon pere avoit été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en favoit pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions: il appelloit un cercle un rond, une ligne, une barre, & ainsi des autres. Après ces définitions, il se fit des axiomes, & enfin il fit des démonstrations parfaites; & comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxieme

VIE DE M. PASCAL. lix
proposition du premier livre d'Euclide. Comme il en étoit là-dessus, mon pere entra dans le lieu où il étoit, sans que mon frere l'entendit: il le trouva si fort appliqué, qu'il fut long-temps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris; ou le fils, de voir son pere, à cause de la défense expresse qu'il lui en avoit faite; ou le pere, de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du pere fut bien plus grande, lorsque lui ayant demandé ce qu'il faisoit, il lui dit qu'il cherchoit telle chose, qui étoit la trente-deuxieme proposition du premier Livre d'Euclide. Mon pere lui demanda ce qui l'avoit fait penser à chercher cela. Il dit que c'étoit qu'il avoit trouvé telle autre chose. Et sur cela, lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avoit faites; & enfin, en rétrogradant & s'expliquant toujours par les noms de rond & de barre, il en vint à ses définitions & à ses axiomes.

Mon pere fut si épouvanté de la grandeur & de la puissance de ce génie, que, sans lui dire mot, il le quitta, & alla chez Monsieur le Pailleur, qui étoit son ami intime, & qui étoit aussi très-savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il demeura immobile, comme un homme transporté. Monsieur

le Pailleur voyant cela, & voyant même qu'il versoit quelques larmes, fut épouvanté, & le pria de ne lui pas celer plus long-temps la cause de son déplaisir. Mon pere lui répondit: Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie: vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connoissance de la Géométrie, de peur de le détourner de ses autres études: cependant voici ce qu'il a fait. Sur cela, il lui montra tout ce qu'il avoit trouvé; par où l'on pouvoit dire, en quelque façon, qu'il avoit inventé les Mathématiques. Monsieur le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon pere l'avoit été, & il lui dit qu'il ne trouvoit pas juste de captiver plus long-temps cet esprit, & de lui cacher encore cette connoissance; qu'il falloit lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

Mon pere, ayant trouvé cela à propos, lui donna les élémens d'Euclide, pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit & les entendit tout seul, sans avoir jamais eu besoin d'aucune explication; & pendant qu'il les voyoit, il composoit, & alloit si avant, qu'il se trouvoit régulièrement aux conférences qui se faisoient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assembloient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux

VIE DE M. PASCAL. Ixj
des autres. Mon frere y tenoit fort bien son rang, tant pour l'examen, que pour la production; car il étoit de ceux qui y portoient le plus souvent des choses nouvelles. On voyoit aussi le plus souvent dans ces assemblées des propositions qui étoient envoyées d'Italie, d'Allemagne & d'autres pays étrangers, & l'on prenoit son avis sur tout, avec autant de soin que de pas un des autres; car il avoit des lumières si vives, qu'il est arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étoient point aperçus. Cependant il n'employoit à cette étude de Géométrie que ses heures de récréation; car il apprenoit le Latin sur les regles que mon pere lui avoit faites exprès. Mais comme il trouvoit dans cette science la vérité qu'il avoit si ardemment recherchée, il en étoit si satisfait, qu'il y mettoit son esprit tout entier: de sorte que, pour peu qu'il s'y appliquât, il y avançoit tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un Traité des Coniques, qui passa pour un si grand effort d'esprit, qu'on disoit que depuis Archimede on n'avoit rien vu de cette force. Les habiles gens étoient d'avis qu'on les imprimât dès lors, parce qu'ils disoient, qu'encore que ce fût un ouvrage qui seroit toujours admirable, néanmoins, si on l'imprimoit dans

le temps que celui qui l'avoit inventé n'avoit encore que seize ans, cette circonstance ajouteroit beaucoup à sa beauté; mais comme mon frere n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela; & ainsi cet Ouvrage n'a jamais été imprimé.

Durant tout ce temps-là, il continuoit toujours d'apprendre le Latin & le Grec; & outre cela, pendant & après le repas, mon pere l'entretenoit tantôt de la Logique, tantôt de la Physique, & des autres parties de la Philosophie, & c'est tout ce qu'il en a appris, n'ayant jamais été au College, ni eu d'autres maîtres pour cela, non plus que pour le reste. Mon pere prenoit un plaisir tel qu'on peut le croire, de ces grands progrès que mon frere faisoit dans toutes les sciences; mais il ne s'apperçut pas que les grandes & continuelles applications dans un âge si tendre pouvoient beaucoup intéresser sa santé; & en effet, elle commença d'être altérée, dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans. Mais comme les incommodités qu'il ressentoit alors n'étoient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêcherent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires, de sorte que ce fut en ce temps-là, & à l'âge de dix-neuf ans, qu'il inventa cette machine d'Arith-

VIE DE M. PASCAL. lxiiij
métique, par laquelle on fait non-seulement toutes sortes de supputations sans plume & sans jettons, mais on les fait même sans savoir aucune regle d'Arithmétique, & avec une sûreté infailible.

Cet Ouvrage a été considéré comme une chose nouvelle dans la nature, d'avoir réduit en machine une science qui réside toute entiere dans l'esprit, & d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entiere certitude, sans avoir besoin de raisonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas pour la pensée, ou pour le mouvement qu'il trouva sans peine, mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choses: de sorte qu'il fut deux ans à le mettre dans cette perfection où il est à présent.

Mais cette fatigue, & la délicatesse où se trouvoit sa santé depuis quelques années, le jetterent dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté; de sorte qu'il nous disoit quelquefois, que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avoit pas passé un jour sans douleur. Ces incommodités néanmoins n'étant pas toujours dans une égale violence, dès qu'il avoit un peu de relâche, son esprit se portoit incontinent à chercher quelque chose de nouveau.

Ce fut dans ce temps-là, & à l'âge de vingt-trois ans, qu'ayant vu l'expérience

Lxiv VIE DE M. PASCAL.

de Toricelli, il inventa ensuite, & exécuta les autres expériences qu'on nomme ses expériences : celle du Vuide, qui prouvoit si clairement que tous les effets qu'on avoit attribués jusques-là à l'horreur du Vuide, sont causés par la pesanteur de l'air. Cette occupation fut la dernière où il appliqua son esprit pour les sciences humaines ; & quoiqu'il ait inventé la Roulette après, cela n'est point contraire à ce que je dis ; car il la trouva sans y penser, & d'une manière qui fait bien voir qu'il n'y avoit pas d'application, comme je dirai dans son lieu.

Immédiatement après cette expérience, & lorsqu'il n'avoit pas encore vingt-quatre ans, la providence de Dieu ayant fait naître une occasion qui l'obligea de lire des Ecrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la Religion Chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, & à n'avoir point d'autre objet que lui : & cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire & si utile, qu'elle termina toutes ses recherches ; de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connoissances, pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jesus-Christ appelle nécessaire.

Il avoit été jusqu'alors préservé, par une

VIE DE M. PASCAL. lxx

protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse ; & , ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe & de ce caractère, il ne s'étoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à son père, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la Religion, le lui avoit inspiré dès l'enfance ; lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la foi ne le sauroit être de la raison, & beaucoup moins y être soumis. Ces maximes qui lui étoient souvent réitérées par un père pour qui il avoit une très-grande estime, & en qui il voyoit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort net & fort puissant, faisoient une si grande impression sur son esprit, que quelques discours qu'il entendit faire aux libertins, il n'en étoit nullement ému ; & quoiqu'il fût fort jeune, il les regardoit comme des gens qui étoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, & qui ne connoissent pas la nature de la foi : & ainsi cet esprit, si grand, si vaste & si rempli de curiosité, qui cherchoit avec tant de soin la cause & la raison de tout,

lxvj VIE DE M. PASCAL:

étoit en même-temps soumis à toutes les choses de la Religion comme un enfant: & cette simplicité a régné en lui toute sa vie; de sorte que, depuis même qu'il se résolut de ne plus faire d'autre étude que celle de la Religion, il ne s'est jamais appliqué aux questions curieuses de la Théologie, & il a mis toute la force de son esprit à connoître & à pratiquer la perfection de la Morale Chrétienne, à laquelle il a consacré tous les talens que Dieu lui avoit donnés, n'ayant fait autre chose, dans tout le reste de sa vie, que méditer la loi de Dieu jour & nuit.

Mais, quoiqu'il n'eût pas fait une étude particulière de la scholastique, il n'ignoroit pourtant pas les décisions de l'Eglise contre les hérésies qui ont été inventées par la subtilité de l'esprit; & c'est contre ces sortes de recherches qu'il étoit le plus animé; & Dieu lui donna dès ce temps-là une occasion de faire paroître le zèle qu'il avoit pour la Religion.

Il étoit alors à Rouen, où mon pere étoit employé pour le service du Roi, & il y avoit aussi en ce même-temps un homme qui enseignoit une nouvelle Philosophie, qui attiroit tous les curieux. Mon frere, ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux: mais ils furent bien surpris dans

VIE DE M. PASCAL. lxvij

l'entretien qu'ils eurent avec cet homme, qu'en leur débitant des principes de sa Philosophie, il en tiroit des conséquences, sur des points de foi, contraires aux décisions de l'Eglise. Il prouvoit par ses raisonnemens, que le Corps de Jesus-Christ n'étoit pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une autre matiere créée exprès, & plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire; mais il demeura ferme dans ce sentiment: de sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avoit de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avoit des sentimens erronés, ils résolurent de l'avertir premièrement, & puis de le dénoncer, s'il résistoit à l'avis qu'on lui donnoit. La chose arriva ainsi; car il méprisa cet avis: de sorte qu'ils crurent qu'il étoit de leur devoir de le dénoncer à Monsieur du Bellay, qui faisoit pour lors les fonctions Episcopales dans le Diocèse de Rouen, par commission de Monsieur l'Archevêque. Monsieur du Bellay envoya querir cet homme; & l'ayant interrogé, il fut trompé par une confession de foi équivoque, qu'il lui écrivit & signa de sa main; faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance, qui lui étoit donné par trois jeunes hommes.

Cependant, aussi-tôt qu'ils virent cette

lxvij. VIE DE M. PASCAL.
confession de foi, ils connurent ce défaut; ce qui les obligea d'aller trouver à Gail- lon Monsieur l'Archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes, qu'il écrivit une patente à son Conseil, & donna un ordre exprès à Monsieur du Bellay, de faire rétracter cet homme sur tous les points dont il étoit accusé, & de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avoient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi; & il comparut dans le Conseil de Monsieur l'Archevêque, & renonça à tous ses sentimens: & on peut dire que ce fut sincèrement; car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avoient causé cette affaire; ce qui fait croire qu'il étoit lui-même trompé par les fausses conclusions qu'il tiroit de ses faux principes. Aussi étoit-il bien certain qu'on n'avoit eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autres vues que de le détromper par lui-même, & l'empêcher de séduire les jeunes gens, qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux, dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement, & mon frere continuant de chercher de plus en plus le moyen de plaire à Dieu, cet amour de la perfection chrétienne s'enflamma de telle sorte, dès l'âge de vingt-

VIE DE M. PASCAL. Ixix
quatre ans, qu'il se répandoit sur toute la maison. Mon pere même, n'ayant pas de honte de se rendre aux enseignemens de son fils, embrassa pour lors une maniere de vie plus exacte, par la pratique continuelle des vertus, jusqu'à sa mort, qui a été tout-à-fait chrétienne; & ma sœur qui avoit des talens d'esprit tout extraordinaires, & qui étoit dès son enfance dans une réputation où peu de filles parviennent, fut tellement touchée des discours de mon frere, qu'elle résolut de renoncer à tous ces avantages qu'elle avoit tant aimés jusques alors, pour se consacrer à Dieu toute entiere, comme elle a fait depuis, s'étant faite Religieuse* dans une Maison très-sainte & très-austere, où elle a fait un si bon usage des perfections dont Dieu l'avoit ornée, qu'on l'a trouvé digne des emplois les plus difficiles, dont elle s'est toujours acquittée avec toute la fidélité imaginable, & où elle est morte saintement, le quatre Octobre 1661, âgée de trente-six ans.

Cependant mon frere, de qui Dieu se servoit pour opérer tous ces biens, étoit travaillé par des maladies continuelles, & qui alloient toujours en augmentant. Mais, comme alors il ne connoissoit pas d'autre science que la perfection, il

* A Port-Royal-des-Champs.

trouvoit une grande différence entre celle-là & celle qui avoit occupé son esprit jusqu'alors ; car , au lieu que ces indispositions retardoient le progrès des autres , celle-ci au contraire se perfectionnoit dans ces mêmes indispositions , par la patience admirable avec laquelle il les souffroit. Je me contenterai , pour le faire voir , d'en rapporter un exemple.

Il avoit , entre autres incommodités , celle de ne pouvoir rien avaler de liquide , à moins qu'il ne fût chaud ; encore ne le pouvoit-il faire que goutte à goutte : mais comme il avoit , outre cela , une douleur de tête insupportable , une chaleur d'entrailles excessive , & beaucoup d'autres maux , les Médecins lui ordonnerent de se purger de deux jours l'un , durant trois mois ; de sorte qu'il fallut prendre toutes ces médecines , & pour cela les faire chauffer , & les avaler goutte à goutte ; ce qui étoit un véritable supplice , qui faisoit mal au cœur à tous ceux qui étoient auprès de lui , sans qu'il s'en soit jamais plaint.

La continuation de ces remèdes , avec d'autres qu'on lui fit pratiquer , lui apportèrent quelque soulagement , mais non pas une santé parfaite ; de sorte que les Médecins crurent que , pour la rétablir entièrement , il falloit qu'il quittât

toute sorte d'application d'esprit , & qu'il cherchât , autant qu'il pourroit , les occasions de se divertir. Mon frere eut quelque peine à se rendre à ce conseil , parce qu'il y voyoit du danger : mais enfin il le suivit , croyant être obligé de faire tout ce qui lui seroit possible pour remettre sa santé ; & il s'imagina que les divertissemens honnêtes ne pourroient pas lui nuire ; & ainsi il se mit dans le monde. Mais quoique , par la miséricorde de Dieu , il se soit toujours exempté des vices , néanmoins , comme Dieu l'appelloit à une plus grande perfection , il ne voulut pas l'y laisser ; & il se servit de ma sœur pour ce dessein , comme il s'étoit autrefois servi de mon frere , lorsqu'il avoit voulu retirer ma sœur des engagements où elle étoit dans le monde.

Elle étoit alors Religieuse , & elle menoit une vie si sainte , qu'elle édifioit toute la maison : étant en cet état , elle eut de la peine de voir que celui à qui elle étoit redevable , après Dieu , des grâces dont elle jouissoit , ne fût pas dans la possession de ces grâces ; & comme mon frere la voyoit souvent , elle lui en parloit souvent aussi ; & enfin elle le fit avec tant de force & de douceur , qu'elle lui persuada ce qu'il lui avoit persuadé le premier , de quitter absolument le mon-

de; en sorte qu'il résolut de quitter tout-à-fait toutes les conversations du monde, & de retrancher toutes les inutilités de la vie, au péril même de sa santé; parce qu'il crut que le salut étoit préférable à toutes choses.

Il avoit pour lors trente ans, & il étoit toujours infirme; & c'est depuis ce temps-là qu'il a embrassé la maniere de vivre où il a été jusqu'à la mort.

Pour parvenir à ce dessein, & rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier, & fut demeurer quelque temps à la campagne, d'où étant de retour, il témoigna si bien qu'il vouloit quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta; & il établit le régleme[n]t de sa vie, dans cette retraite, sur deux maximes principales, qui furent de renoncer à tout plaisir & à toutes superfluités; & c'est dans cette pratique qu'il a passé le reste de sa vie. Pour y réussir, il commença dès lors, comme il fit toujours depuis, à se passer du service de ses domestiques, autant qu'il pouvoit. Il faisoit son lit lui-même, il alloit prendre son dîner dans la cuisine, le portoit à sa chambre, & le rapportoit; & enfin il ne se servoit de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, & pour les autres choses qu'il ne pouvoit absolument faire. Tout son temps étoit employé

employé à la priere & à la lecture de l'Ecriture sainte, & il y prenoit un plaisir incroyable. Il disoit que l'Ecriture sainte n'étoit pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, qui n'étoit intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, & que tous les autres n'y trouvent que de l'obscurité.

C'est dans cette disposition qu'il la lisoit, renonçant à toutes les lumieres de son esprit; & il s'y étoit si fortement appliqué, qu'il la savoit toute par cœur, de sorte qu'on ne pouvoit la lui citer à faux; car lorsqu'on disoit une parole sur cela, il disoit positivement, Cela n'est pas de l'Ecriture sainte, ou cela en est; & alors il marquoit précisément l'endroit. Il lisoit aussi tous les commentaires avec grand soin; car le respect pour la Religion où il avoit été élevé dès sa jeunesse, étoit alors changé en un amour ardent & sensible pour toutes les vérités de la foi, soit pour celles qui regardent la soumission de l'esprit, soit pour celles qui regardent la pratique dans le monde, à quoi toute la Religion se termine; & cet amour le portoit à travailler sans cesse à détruire tout ce qui pouvoit s'opposer à ces vérités.

Il avoit une éloquence naturelle, qui lui donnoit une facilité merveilleuse à dire ce qu'il vouloit; mais il avoit ajouté

à cela des regles dont on ne s'étoit pas encore avisé, & dont il se servoit si avantageusement, qu'il étoit maître de son style; en sorte que non-seulement il disoit tout ce qu'il vouloit, mais il le disoit en la maniere qu'il le vouloit; & son discours faisoit l'effet qu'il s'étoit proposé: & cette maniere d'écrire, naturelle, naïve, & forte en même-temps, lui étoit si propre & si particuliere, qu'aussi-tôt qu'on vit paroître les Lettres au Provincial, on vit bien qu'elles étoient de lui, quelque soin qu'il ait toujours pris de le cacher, même à ses proches. Ce fut dans ce temps-là qu'il plut à Dieu de guérir ma fille d'une fistule lacrymale qui avoit fait un si grand progrès dans trois ans & demi, que le pus sortoit non-seulement par l'œil, mais aussi par le nez & par la bouche; & cette fistule étoit d'une si mauvaise qualité, que les plus habiles Chirugiens de Paris la jugeoient incurable. Cependant elle fut guérie en un moment, par l'attouchement d'une sainte Epine*; & ce miracle fut si authentique, qu'il a été avoué de tout le monde, ayant été attesté par de très-grands Médecins, & par les plus habiles Chirugiens de France, & ayant été autorisé par un jugement solennel de l'Eglise.

* Cette sainte Epine est à Port-Royal du Fauxbourg Saint-Jacques, à Paris.

Mon frere fut sensiblement touché de cette grace, qu'il regardoit comme faite à lui-même; puisque c'étoit sur une personne qui, outre sa proximité, étoit encore sa fille spirituelle dans le Bapême: & sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestoit si clairement dans un temps où la foi paroissoit comme éteinte dans le cœur de la plupart du monde. La joie qu'il en eut fut si grande, qu'il en étoit pénétré; de sorte qu'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles*, qui lui donnant de nouvelles lumieres sur la Religion, lui redoublèrent l'amour & le respect qu'il avoit toujours eu pour elle.

Et ce fut cette occasion qui fit paroître cet extrême désir qu'il avoit de travailler à réfuter les principaux & les plus faux raisonnemens des Athées. Il les avoit étudiés avec grand soin, & avoit employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi il s'étoit mis tout entier. La dernière année de son travail a été toute employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet: mais Dieu qui lui avoit inspiré ce dessein, & toutes ces pensées, n'a pas permis qu'il l'ait conduit à sa perfection, pour des

* Voyez les Pensées de M. Pascal.

raisons qui nous font inconnues.

Cependant l'éloignement du monde ; qu'il pratiquoit avec tant de soin , n'empêchoit pas qu'il ne vît souvent des gens de grand esprit & de grande condition , qui ayant des pensées de retraite , demandoient ses avis , & les suivoient exactement ; & d'autres qui étoient travaillés de doutes sur les matieres de la foi , & qui , sachant qu'il avoit de grandes lumieres là-dessus , venoient à lui le consulter , & s'en retournoient toujours satisfaits : de sorte que toutes ces personnes , qui vivent présentement fort chrétiennement , témoignent encore aujourd'hui , que c'est à ses avis & à ses conseils , & aux éclaircissements qu'il leur a donnés , qu'ils sont redevables de tout le bien qu'ils font.

Les conversations auxquelles il se trouvoit souvent engagé , quoiqu'elles fussent toutes de charité , ne laissoient pas de lui donner quelque crainte qu'il ne s'y trouvât du péril : mais comme il ne pouvoit pas aussi en conscience refuser le secours que les personnes lui demandoient , il avoit trouvé un remede à cela. Il prenoit dans les occasions une ceinture de fer pleine de pointes , il la mettoit à nud sur sa chair ; & lorsqu'il lui venoit quelque pensée de vanité , ou qu'il prenoit quelque plaisir au lieu où il étoit ,

ou quelque chose de semblable , il se donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piquures , & se faisoit ainsi souvenir lui-même de son devoir. Cette pratique lui parut si utile , qu'il la conserva jusqu'à la mort , & même dans les derniers temps de sa vie , où il étoit dans des douleurs continuelles. Parce qu'il ne pouvoit , ni écrire , ni lire , il étoit contraint de demeurer sans rien faire , & d'aller se promener ; & il étoit dans une continuelle crainte que ce manque d'occupation ne le détournât de ses vues. Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort , & par une personne de très-grande vertu , qui avoit beaucoup de confiance en lui , à qui il avoit été obligé de le dire , pour des raisons qui la regardoient elle-même.

Cette rigueur , qu'il exerçoit sur lui-même , étoit tirée de cette grande maxime de renoncer à tout plaisir , sur laquelle il avoit fondé tout le régleme de sa vie. Dès le commencement de sa retraite , il ne manquoit pas non plus de pratiquer exactement cet autre , qui l'obligeoit de renoncer à toute superfluité ; car il retranchoit avec tant de soin toutes les choses inutiles , qu'il s'étoit réduit peu à peu à n'avoir plus de tapisserie dans sa chambre , parce qu'il ne croyoit pas que cela

Lxxviii VIE DE M. PASCAL.

fût nécessaire, & de plus, n'y étant obligé par aucune bienfiance, parce qu'il n'y venoit que des gens à qui il recomman-
doit sans cesse le retranchement; de forte qu'ils n'étoient pas surpris de ce qu'il vi-
voit lui-même de la maniere qu'il con-
seilloit aux autres de vivre.

Voilà comme il a passé cinq ans de sa vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq, travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain & pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus: & on pouvoit dire en quelque façon que c'est tout le temps qu'il a vécu; car les quatre années que Dieu lui a données après, n'ont été qu'une continuelle langueur. Ce n'étoit pas proprement une maladie qui fût venue nouvellement, mais un redoublement des grandes indispositions où il avoit été sujet dès sa jeunesse. Mais il en fut alors attaqué avec tant de violence, qu'enfin il y a succombé, & durant tout ce temps-là, il n'a pu du tout travailler un instant à ce grand Ouvrage qu'il avoit entrepris pour la Religion, ni assister les personnes qui s'adressoient à lui pour avoir des avis, ni de bouche, ni par écrit; car ses maux étoient si grands, qu'il ne pouvoit les satisfaire, quoiqu'il en eût un grand désir.

Ce renouvellement de ses maux com-

VIE DE M. PASCAL. Lxxix

mença par un mal de dents, qui lui ôta absolument le sommeil. Dans ses grandes veilles, il lui vint une nuit dans l'esprit, sans dessein, quelques pensées sur la proposition de la Roulette. Cette pensée étant suivie d'une autre, & celle-ci d'une autre, enfin une multitude de pensées qui se succéderent les unes aux autres, lui découvrirent, comme malgré lui, la démonstration de toutes ces choses, dont il fut lui-même surpris. Mais comme il y avoit long-temps qu'il avoit renoncé à toutes ces connoissances, il ne s'avisa pas seulement de les écrire: néanmoins en ayant parlé par occasion à une personne à qui il devoit toute sorte de déférence, & par respect, & par reconnoissance de l'affection dont elle l'honoroit; cette personne, qui est aussi considérable par sa piété, que par les éminentes qualités de son esprit, & par la grandeur de sa naissance, ayant formé sur cela un dessein qui ne regardoit que la gloire de Dieu, trouva à propos qu'il en usât comme il fit, & qu'en suite il le fit imprimer.

Ce fut seulement alors qu'il l'écrivit, mais avec une précipitation extrême, en huit jours; car c'étoit en même-temps que les Imprimeurs travailloient, fournissant à deux en même-temps, sur deux différens traités, sans que jamais il y en eût d'autre